

La petite parenthèse

Je tends l'oreille, les mots ne viennent pas. Je voulais écrire ma petite parenthèse, 3 jours à ne rien faire, vivre en lâchant prise, un rien raconter, à peine dévoiler mais non, les mots ne veulent pas sortir.

Je me suis déconnectée, bon, j'ai effleuré, guigné un tant soit-peu mon écran, or effleuré ne veut pas dire effeuillé, épié d'accord, mais sans même ressentir l'envie de pianoter quelconque bafouille, aussi banale soit-elle.

Mes mots ne veulent pas se faire entendre, je choisis de les lire. Ils dansent devant moi comme des petits rats de l'opéra, sautillants, entrechats, bras levés au-dessus des chignons, pointes des chaussons rembourrés, ils dansent suivant le rythme, s'entremêlent les notes, croisés, pliés, un, deux, des pas de danses, des mots crus, des mots tendres, des mots non-dits.

L'écrivain qui écrit les histoires de ses personnages, qui eux se décrivent à mesure que les pages se tournent. Qui parlent d'eux à leur manière, parfois vulgaire, tellement touchant. Comment, me dis-je, peut-il se dévaluer à ce point ? Personnage irréel, pourtant tellement réel, l'auteur en parle si bien qu'il doit l'avoir vécue, cette

histoire. Il pourrait les avoir emprunter à un autre auteur, ces mots, mais non, pas plus que son histoire qui s'est glissée dans sa tête, et les mots, les mots, ils existent depuis belle lurette, alors pourquoi qu'il s'en priverait, l'écrivain, de se les approprier et de les faire danser, chanter ?

Et à force de lire, les mots se glissent dans ma tête, pas ceux de l'écrivain, les miens. Des mots que je ne veux exprimer ni même écrire, mais les dire aux étoiles, minuscules ampoules vissées au ciel, amies de Dame Lulu, toutes petites confidentes de mes jours ensoleillés. La langue de mes doigts se délie telle une flamme qui se purlèche les babines sur une bûche. Elle cause son flot de paroles, elle discute, murmure, ne tarit plus, déverse tant et plus que le silence, lui, n'a plus droit à la parole. Mes doigts parlent si bien les mots, oh, bien mieux que ne le ferait ma bouche, bien mieux que ma langue qui parle trop vite, sans vraiment réfléchir et qui butte sur les mots dits, qui bégaye et qui se plante comme les choux, à ma mode et qui n'est de loin pas du Dior, mais plutôt du cousu main et qui cède au premier lavage.

Les vrais écrivains causent bien les mots, les beaux mots compliqués tirés du dictionnaire, des mots tordus, certes, sans faute d'orthographe en plus, et ils t'habillent les arbres, les fauteuils, ben mon pauvre ami, c'est du lourd, le vrai écrivain. Du lourd qui te fait entrer

dans la peau de ses personnages que je me retrouve en train de pleurer avec la copine qui a perdu son mari et qui en plus, se retrouve seule pour s'occuper de ses trois petites têtes blondes, c'est plus des larmes qui sortent de mes yeux, c'est carrément un torrent.

Bon, la petite parenthèse s'arrête ici. Le téléphone se transforme en coq. Demain tout recommence pour le meilleur.

Juillet 2021

Rovine ()